NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 5 1947

Les dons naturels et l'oraison

Raoul PLUS (s.j.)

p. 520 - 524

https://www.nrt.be/en/articles/les-dons-naturels-et-l-oraison-2857

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES DONS NATURELS ET L'ORAISON

La grâce ne détruit pas la nature. La nature peut aider la grâce. Montrons comment certains dons purement humains peuvent faciliter beaucoup l'esprit de prière. Il nous faudra remarquer d'ailleurs, par manière de contre-partie, qu'ils peuvent, mal utilisés, gêner la prière, et qu'on peut trouver, fort heureusement, même chez les moins pourvus de ces dons naturels, de la prière excellente.

I. — *Comment certains dons naturels favorisent la prière*

La prière est un exercice dans lequel entrent en jeu de nombreux éléments. Elle suppose comme condition préalable l'esprit de recueillement ; elle réclame, au moment même, la volonté de silence et la recherche du contact avec Dieu ; elle comporte l'art de savoir regarder, de savoir se fixer, de savoir réfléchir et, selon qu'il s'agit soit d'une prière à forme de contemplation (oraison de regard), soit d'une prière appuyée sur un enchaînement de propositions (exercice des trois puissances : mémoire, intelligence, volonté), l'art de savoir regarder ou de savoir raisonner.

On comprend dès lors que la prière, tout en étant un acte proprement surnaturel, peut être plus ou moins facilitée, suivant les cas, selon les aptitudes naturelles plus ou moins grandes de celui qui s'y adonne.

L'esprit de recueillement préalable à toute prière un peu profonde. Il est clair qu'un esprit facilement volage, kaléidoscopique, emporté à chaque instant par une imagination vagabonde, vibrant à tout propos pour un oui, pour un non, s'absorbant plus que de raison dans les moindres tâches au lieu de dominer son travail, s'enfiévrant au lieu de garder son calme, dépensant plus de forces vives qu'il n'est besoin, aura, toutes choses égales d'ailleurs, plus de peine à se recueillir au moment d'entrer en contact avec les réalités invisibles, qu'une nature calme, plus lymphatique que nerveuse, plus posée qu'active.

Il en va de même quand le moment de la prière est venu. On a pu le remarquer : ce qui est difficile, ce n'est pas de faire oraison, c'est de se mettre à l'oraison. Ici plus qu'ailleurs le simple commencement est la moitié du tout ; plus que la moitié, les trois quarts. La plupart ne prient pas assez, non qu'au prie-Dieu ils ne savent pas se tirer d'affaire, mais parce qu'ils n'ont pas le courage de s'agenouiller au prie-Dieu. On conçoit qu'une âme, habituée à se tenir bien en mains, entraînée à savoir vouloir, sera mieux outillée pour consentir à la prière quand est venue son heure, que l'âme molle et toujours en tergiversation avec elle-même.

Et voici le moment précis de l'oraison. De deux choses l'une : ou Dieu aide et donne des grâces particulières d'union ; alors tout est facile ; mais ce n'est pas le cas habituel ; ou Dieu laisse l'âme s'approcher de lui avec les moyens du bord ; il n'y a pas de vent dans les voiles ; il faut ramer pour essayer d'arriver aux rives de l'invisible ; c'est une question d'effort personnel. En quoi va consister cet effort ?

Avant tout l'on essaiera de fixer son attention. Est-ce chose si simple ? Non pas ! Nous sommes tous, mais, quelques-uns surtout, victimes de l'esprit de mouche. Nous aimons papillonner. Voyez un enfant, regardez une femme qui lit, à moins qu'elle ne soit absorbée dans une histoire sentimentale ; regardez un homme quelconque, à moins qu'il n'ait ou une grande

maîtrise ou une faculté d'absorption rare : il va s'arrêter, prendre une cigarette, s'évader un instant, ne serait-ce que par un regard à la fenêtre... Surtout à l'époque actuelle, on est devenu curieusement, tragiquement, instable. Se fixer est pour beaucoup une impossibilité ; arrêter son esprit durant un temps quelque peu long semble un effort dont un très petit nombre s'avère capable. Heureux ceux qui, par nature ou par habitude, savent appliquer leur attention à une tâche donnée, pendant une durée quelque peu longue. On comprend qu'à l'oraison ils éprouveront une moindre difficulté que les instables.

Savoir se fixer est souverainement important, mais il faut de plus savoir creuser. La réalité divine qui, par hypothèse, sert de matière à l'oraison n'est pas une réalité plane si l'on ose dire, une simple surface ; elle représente une réalité offrant du volume, une consistance riche, mais qui, pour manifester toute sa richesse, demande à être approfondie. Longtemps des générations passèrent devant les Pyramides sans se demander ce que ces masses de pierre renfermaient. Quelques émirs avaient tenté de faire creuser la paroi pour parvenir au cœur des monuments ; devant l'absence de porte visible et devant l'énormité des blocs qu'il aurait fallu déplacer ou forer, ils avaient reculé. Un sultan voulut en avoir le cœur net ; qu'on réussisse coûte que coûte ! et l'on finit par parvenir aux chambres intérieures.

Dans l'exercice de la prière, si l'on veut que ce soit une prière profonde, il faut s'appliquer à creuser la réalité qu'on a devant soi. S'agit-il de Dieu-Trinité, du Verbe fait chair, de tel ou tel mystère de la vie du Christ ou de sa Mère, de l'Eucharistie, de la Croix, de la Pentecôte, peu importe ! Quelle différence entre une vue superficielle de la réalité en cause, et un approfondissement habile, courageux, persévérant !

S'il s'agit d'une vérité d'ordre abstrait : la pensée du néant de ce qui passe, la réalité de la mort, le devoir de servir Dieu, d'accomplir sa destinée, d'être utile au prochain, ou toutes considérations du même genre, le procédé de développement est celui que propose saint Ignace dans ce qu'il nomme l'exercice des trois puissances. On en appelle à la mémoire pour amener en ligne toutes les données du problème. Bien entendu, ces données ne viennent pas s'aligner forcément dans leur ordre logique ou leur ordre de valeur ; il faut que l'intelligence entre en jeu, situe dans une judicieuse lumière et dans leur véritable perspective les matériaux amoncelés, rejette l'inutile ou le moins profitable, s'attache à ce qui, pour l'instant du moins, paraît plus riche d'enseignement, mette en saillie ce qui mérite d'être retenu, étaie ce qui paraissait ébranlé ou peu solide, dégage de la brume quelques lignes maîtresses et si possible une architecture d'ensemble, place au sommet de la construction, supposée vivante et riche, un clocher audacieux et résistant. Il ne reste plus, la vérité étudiée se trouvant fermement assise, qu'à faire appel au vouloir pour exécuter maintenant, l'oraison terminée, ce que l'on a vu clairement s'imposer à la conscience.

Il va de soi que les esprits habitués au raisonnement, familiers de la logique, auront des facilités pour l'oraison selon la manière des trois puissances.

Très différente d'allure l'oraison sous forme de regard et, comme on dit, de contemplation, oraison de soi plus facile pour la majorité des personnes, surtout pour les femmes. Si tout à l'heure l'esprit déductif triomphait, ici la prime est à l'intuition. Ne pas croire du reste que savoir regarder soit à la portée de tout le monde. Même au milieu des réalités visibles, beaucoup vivent les yeux ouverts mais ne contemplent rien. Ils voient, mais ne regardent pas ; ce sont des aveugles lâchés dans le domaine de la lumière.

Pour pouvoir contempler, ne seraient-ce que les réalités du monde visi-

ble, il faut posséder l'art de savoir s'étonner, de savoir admirer, de savoir s'enthousiasmer.

Savoir s'étonner. Beaucoup circulent au milieu des splendeurs de la nature ou de l'art sans l'ombre d'une surprise, comme si cela ne méritait aucune attention particulière et ne pourrait être autrement que cela est. On se souvient de Perrichon devant la Mer de glace où de ce béotien devant l'Océan : « Que d'eau, que d'eau ! » ou de cette béotienne mariée à un grand voyageur ; on parlait de Florence : « Ah ! oui. C'est là que je t'ai acheté tes chaussettes de soie violette ! » Sans aller jusqu'à ces abîmes, combien sont fermés à l'art divin de l'étonnement. A une représentation de je ne sais quelle œuvre de Bach, des femmes tricotaient : «Elles auraient tricoté au pied de la Croix », écrit quelqu'un.

Savoir admirer. Si l'on n'est guère apte à s'étonner, on ne sera guère apte à admirer ; il faut un choc pour provoquer l'admiration. Et pour que l'admiration provoque l'enthousiasme, il faut une âme chaude, vibrante, capable de grands élans.

Supposons une nature artiste, c'est-à-dire ouverte à toutes les manifestations du beau, capable devant les moindres spectacles d'en découvrir l'aspect original et parlant, susceptible de la faculté d'étonnement, facile à se laisser gagner par l'admiration et à l'admiration jusqu'à l'enthousiasme ; mettez-la en face de la splendeur des réalités invisibles comme savait le faire un Newman, par exemple, dans son pénétrant discours, *Invisible world*, quelles résonances ne risquez-vous pas de provoquer ?

Au contraire, étalez devant un public lourd les richesses de la vie au dedans, la merveille de notre vie de grâce, serez-vous capable de donner à ces « malotrus des palais divins » une aperception de l'éblouissante quoique invisible splendeur ? « Si tu découvrais à plein la réalité de ma présence dans l'âme en grâce, faisait comprendre Dieu à sainte Thérèse d'Avila, tu ne pourrais la supporter ; à l'instant tu mourrais ! » Ah ! combien peu s'émeuvent devant la Vie divine en nous, devant la Crèche, le Calvaire ou le Tabernacle ! Comme cela nous touche peu ! Nous trouvons ces événements tout naturels ! Tout naturel, la Trinité vivant en nous à longueur de journée ? Tout naturel, le Fils de Dieu dans une mangeoire d'animaux ? Tout naturel, un Sauveur du monde enfermé vingt-quatre heures sur vingt-quatre heures dans les tabernacles de nos églises sans que jamais personne, ou si peu ! daigne lui rendre visite. Sommes-nous gens assez plats, natures assez grossières ! Que faudra-t-il pour nous apprendre à nous étonner, à admirer, à nous enthousiasmer ? Rien ne montre mieux combien nous sommes petits comme cette inaptitude à déceler la grandeur, à nous émouvoir à son contact ! Nous sommes de tristes gens !

Bienheureux ceux qui, devant ce qui est grand, perçoivent la grandeur. Bienheureuse Elisabeth qui, voyant venir Marie, porteuse en elle du Fils de Dieu, s'écrie : *Unde hoc mihi ?* « D'où me vient bonheur pareil ? » Bienheureux apôtre Pierre qui devant le Sauveur incliné devant lui pour lui laver les pieds ne peut consentir à pareil abaissement du Maître : *Tu mihi lavas pedes.* « Vous, me laver les pieds, à moi ? » Bienheureuse Madeleine qui, au matin de Pâques, dans le pseudo-jardinier du Sépulcre, reconnaît, en l'entendant parler, son bon Maître : *Rabboni* !

II. — *Comment certains dons naturels peuvent nuire à l'oraison*

Des dons naturels, par ailleurs très riches, peuvent nuire à l'oraison, et cela de deux manières : soit que l'on fasse exagérément fond sur eux, soit qu'ils constituent une gêne par leur exubérance même.

L'oraison n'est point un genre d'activité profane. Sans doute les méthodes

de développement sont les mêmes à l'oraison qu'à la table de travail devant un sujet dont on veut extraire tout le suc. Mais à la table de travail, devant une dissertation à composer ou un travail quelconque à rédiger, l'objectif n'est point, directement du moins, de nourrir l'âme, d'enrichir les forces surnaturelles. A l'oraison ce que l'on veut, c'est parvenir à mieux croire, à mieux espérer, à mieux aimer surtout et cela des deux façons dont l'amour se prouve, c'est-à-dire par les élans du cœur (amour affectif), par l'énergie de la volonté (amour effectif). Le but est tout entier et immédiatement divin. Il faut donc se garder de spéculer pour spéculer, de contempler « pour le plaisir », d'échafauder les propositions pour parvenir à une construction rigoureusement logique et convaincante pour autrui. On prie pour offrir à Dieu un hommage, intensifier son culte, perfectionner sa vie. On prie dans un but personnel, nous voulons dire afin de devenir personnellement meilleur et non, directement du moins, en vue d'améliorer autrui.

Ce serait une erreur, à l'oraison, pour le prêtre, par exemple, de viser à bâtir son sermon à destination des ouailles. Il est clair que, s'il fait sérieusement et profondément oraison, ses ouailles y gagneront et beaucoup, mais indirectement. Ce n'est point le lieu de penser surtout ou exclusivement à eux. L'auditeur, pour l'instant, c'est le prêtre lui-même, seul avec Dieu. Et voilà pourquoi il n'est pas très bon d'écrire à l'oraison. La tentation vient vite de rédiger pour convertir autrui, alors que, dans l'occurrence, il s'agit de se convertir, de s'améliorer, soi-même.

Les dons de l'imagination sont, avons-nous remarqué, fort précieux : ils aident à fixer la composition du lieu, à situer les personnages dans le climat vrai de l'Evangile ou du moins dans un climat évocateur ; ils permettent, à l'aide des détails concrets, de parvenir au cœur du mystère. Mais combien facilement ils risquent d'entraîner l'esprit hors du sujet ! Sainte Thérèse, si richement douée de ce côté, recourt à la comparaison du berger obligé à chaque instant d'envoyer ses chiens pour empêcher les brebis de s'éloigner trop du troupeau ; quand les brebis de gauche sont rentrées dans l'ordre, celles de droite cherchent à prendre du large et ainsi continuellement, la volonté n'ayant parfois d'autre occupation que de contraindre incessamment l'esprit à ne pas s'écarter de son sujet.

Heureux, pourrait-on dire, — à l'oraison, du moins — ceux qui n'ont pas d'imagination ou possèdent une imagination facilement disciplinable, si tant est que la folle du logis se laisse aisément discipliner.

Le P. Faber a tout un chapitre, dans ses *Conférences Spirituelles*, sur « Les avantages d'une mauvaise mémoire ». Il y en a plus d'un et qui sont précieux, celui-là entre autres : quand on s'applique à un sujet, de n'être pas gêné par une quantité d'autres thèmes ou d'autres idées traversant la cervelle ou s'y installant sans vergogne.

Les dons de la sensibilité favorisent étonnamment, eux aussi, les réussites à l'oraison, nous l'avons marqué ; de là vient que, par ce biais, les femmes sont mieux outillées que l'homme pour la prière. Là où les âmes sans finesse n'éprouvent rien, celles qui savent vibrer enregistrent les moindres frémissements ; elles ressemblent à ces appareils de T.S.F. extrêmement délicats ne laissant rien passer de ce qui traverse l'atmosphère. Grande occasion de souffrance quand ce qui provoque la résonance est douloureux ; occasion de jouissance rare et de profit quand il s'agit d'une nouvelle heureuse, d'une source d'émotions touchantes ou élevantes. Un tempérament mathématique ou métaphysique réussira bien dans tout domaine où règne l'abstraction ; il sera peu sensible au contact du vivant, du concret, de tout ce qui parle au cœur. Celui qui vibre facilement se contentera facilement d'émotions superficielles ; une curiosité dangereuse le portera plus vers les connaissances en étendue que vers les connaissances en profondeur. Il y a

un danger plus grave encore, c'est de se laisser guider par la sensibilité et, quand il s'agit de la prière, de se croire au septième ciel lorsque la consolation survient ; de se croire abandonné de Dieu lorsque c'est la désolation, avec le risque, hélas ! si fréquent, d'abandonner l'oraison quand l'oraison devient laborieuse et aride.

Nous n'entendons point passer ici en revue toute la gamme des tempéraments. Signalons toutefois que les grands « actifs » ont, à égalité d'amour de Dieu, plus de peine à réussir à l'oraison que les « lymphatiques », et cela se comprend. Le lymphatique est calme, placide, jamais pressé ; il risque d'être mou et c'est sa grande tare ; il a chance d'être moins sollicité par le mouvement. Les actifs ont toujours quelque chose à faire et à faire immédiatement ; ils doivent beaucoup lutter contre le préjugé selon lequel l'immobilité devant Dieu est une paresse.

Ainsi chaque caractère a ses richesses et ses limites. A chacun de s'utiliser moyennant ses ressources.

Ne l'oublions jamais, du reste : si capables d'aider ou de nuire dans l'exercice de l'oraison, les dons naturels n'interviennent qu'à titre d'éléments tout à fait secondaires. Une seule chose importe : vouloir aimer. Qui, de soi et la grâce aidant, n'en serait capable ? La science théologique est utile, mais la bonne prière peut se passer d'une science théologique très approfondie. Qui n'a dans le souvenir le récit des Fioretti, saint François croisant une bonne femme puis un chanoine et interrogeant son compagnon : « Qui des deux aime Dieu davantage ? » et comme le compagnon opinait, bien sûr, pour le chanoine, François d'Assise expliqua que c'était la bonne femme. « Le chemin qui conduit à la vie, observe à son tour saint Jean de la Croix, exige plus d'abnégation de la volonté propre que des connaissances rares ».

Une belle imagination servie par une belle mémoire et une sensibilité en bon état ne sont pas à dédaigner. Tout cela peut être absent, soit de façon habituelle, soit transitoirement, et cependant la prière être excellente. Dieu regarde le fond du vouloir. Si des âmes, à l'heure présente, étaient capables d'aimer autant que les saints d'autrefois, expliquait Notre-Seigneur à sainte Angèle de Foligno, il leur octroierait des grâces aussi grandes.

Voilà qui doit nous consoler, quel que soit notre bagage de dons naturels. Soyons profondément surnaturels ; cela seul, en rigueur, importe. Si nos dons naturels nous servent, à l'oraison, remercions Dieu. S'ils nous desservent, en telle ou telle circonstance, du moins, profitons de cette occasion de lutte pour mieux prouver notre amour.